ÉLOGE

DE

J.-E.-D. ESQUIROL

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

DU 17 DÉCEMBRE 1844,

PAR

E. PARISET,

Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Médecine.

A PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17.

1845.

ÉLOGE

DE

J.-E.-D. ESQUIROL.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue Jacob, 30.

ÉLOGE

DE

J.-E.-D. ESQUIROL,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

DU 17 DÉCEMBRE 1844,

PAR

E. PARISET,

Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Médecine.

A PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17.

1845.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

ÉLOGE

DE

J.-E.-D. ESQUIROL.

C'est d'un maître, c'est d'un ami, c'est de mon cher Esquirol, que j'aurai aujourd'hui le douloureux honneur de vous entretenir ; et si, dès le début de ce discours, je laisse éclater ma tendre vénération pour sa mémoire, c'est qu'une secrète voix me répond que j'ai des intelligences dans vos cœurs, et que mes paroles ne sont que l'expression de vos propres sentiments. Qui de vous, en effet, a pu connaître Esquirol sans l'aimer ? Qui de vous n'a cent fois admiré la finesse et la solidité de son esprit ? L'élévation et la loyauté de son caractère ? Les soins paternels qu'il prenait de ses élèves (Note A) ? L'art qu'il mettait à développer leurs talents ? La pitié qui l'animait pour la souffrance et le malheur ? Et si vous avez été dans les secrets de sa bienfaisance, dites-nous si, dans les actes d'une vertu si touchante, il mettait une ombre d'ostentation, et s'il se prescrivait des limites ? Sa générosité donnait sans ré-

serve : homme excellent, dont les actions et les ouvrages ont honoré la France, et qui, pour nous rendre le sentiment de sa perte, dirai-je plus doux? dirai-je plus amer? nous a laissé dans son souvenir comme une leçon perpétuelle de droiture, de modération, de désintéressement et de bonté.

Jean-Etienne-Dominique Esquirol naquit à Toulouse, le 3 février 1772. Jean-Baptiste, son père, était négociant. Sa fortune, sa probité, l'estime publique l'élevèrent, en 1787, aux honneurs du capitoulat; dignité que les événements réduisirent aux fonctions transitoires d'officier municipal. Charmé d'abord de la grande réforme que l'on faisait subir à la France, il en détesta bientôt les excès, et se tint dans la retraite. Quelques années après, l'imminence d'une disette le fit rappeler aux affaires, et sur la seule autorité de son nom, sur la seule foi de son crédit, les provisions arrivèrent, et les calamités de la famine furent conjurées. Le jeune Esquirol se destinait à l'église. Ses premières études achevées au collége de l'Esquille, ses parents le firent recevoir au séminaire de Saint-Sulpice, à Issy, pour qu'il y fît ce qu'on appelait sa philosophie. Une irruption révolutionnaire le chassa de ce saint asile, et le fi retourner à Toulouse, où il s'occupa de médecine. Son père était alors un des administrateurs du grand hôpital de la Grave. Là, Gardeil et Alexis Larrey étaient à la tête de la médecine et de la chirurgie : Gardeil, à qui la traduction d'Hippocrate et les récits de Diderot ont fait une si étrange renommée; Larrey, oncle de Jean-Dominique Larrey que nous venons de perdre, et qui devait un jour faire tant d'honneur à la France. A l'hôpital, Jean-Domi-

nique était aide-major, et dans une école fondée par son oncle, il était professeur. C'est sous de tels maîtres, c'est avec de tels condisciples qu'Esquirol étudiait l'anatomie, la physiologie, les pathologies interne et externe, et la médecine opératoire. Aux dissections succédaient des expériences variées et curieuses, que les élèves suivaient et répétaient avec toute la chaleur de l'émulation. Esquirol se distinguait au milieu d'eux par la justesse et la vivacité de ses idées. Il étudiait en outre la botanique sous Picot Lapeyrouse, auteur de la *Flore des Pyrénées*. Esquirol le suivit plus d'une fois sur les pentes et sur les sommets de ces montagnes magnifiques.

Enfin, le moment vint où les deux amis durent se séparer. Larrey fit le voyage de Paris, d'où il fut envoyé à Brest et embarqué sur un vaisseau de l'État, pour l'Amérique du Nord. Muni d'une commission d'officier de santé pour l'armée des Pyrénées-Orientales, Esquirol se rendit à Narbonne. Il y passa deux années. Barthez y faisait la grande pratique. Il vit Esquirol, et le voulut pour secrétaire; mais le fougueux Barthez avait souvent contre ses secrétaires les mêmes emportements que le prince de Conti avec les siens. Ce que fit Molière avec le prince, Esquirol le fit avec Barthez. Il n'accepta point. Il eut peur. Mais il eut une autre sorte de courage. Vous savez quel était l'esprit de ces temps malheureux. La férocité des réformateurs couvrait la France de tribunaux qui ne respiraient que le sang. Narbonne avait le sien, et ce tribunal était en permanence. Un avocat, le seul à peu près qu'on y voulût souffrir, plaidait en mauvais vers pour les prévenus, et les prévenus étaient condamnés. Révolté de cet odieux

mélange de ridicule et de barbarie, Esquirol s'écria d'une voix émue : « Je saurais mieux défendre l'innocence ! » Des femmes l'entendirent. Le mari de l'une d'elles allait être mis en cause. Elle conjure en pleurs Esquirol de parler pour ce malheureux. Esquirol consent. Le voilà devant le tribunal révolutionnaire. Inspiré par la justice et la pitié, Esquirol fait entendre cette fois un langage si incisif, si touchant et si nouveau pour les juges surpris et charmés, que le prétendu coupable est absous. Triomphe d'Orphée qui fléchit des tigres. C'est que les premiers avocats du monde sont le sentiment et la raison. Pour prix d'un tel service, on offrit de l'or à Esquirol. Cet or eût souillé ses mains et déshonoré sa belle action. Ce même service, il le rendit peu de temps après, dans sa ville natale, à un pauvre ouvrier qu'on accusait d'avoir pris un peu de fer dans les ateliers de la République. Chose étrange ! qu'une fois maître des affaires, le peuple manque d'indulgence et par conséquent de justice pour lui-même ; comme si, le cœur aigri contre tout le corps social, il ne goûtait dans l'exercice du pouvoir que le cruel privilége de nuire et d'opprimer à son tour.

Revenu parmi les siens, et affranchi de la réquisition, Esquirol se livrait à la littérature, aux mathématiques, à l'histoire naturelle, à la médecine. En l'an III, il se rendit comme élève du gouvernement, à Montpellier. En l'an VI, il eut deux seconds prix, en histoire naturelle. Cependant la fortune de sa famille diminuait d'un jour à l'autre, et il n'était pas l'aîné. L'exiguïté de son héritage le mettait dans la nécessité de songer à l'avenir, et de s'attacher à ses études, qui devaient le lui assurer. Il se décida sé-

rieusement pour la médecine. On était en l'an VII. Il vint à Paris. Il était à son arrivée presque aussi pauvre que l'étaient à la leur, et Portal, et Vauquelin, et Pinel, et Dupuytren, et tant d'autres, pour qui le travail a été le chemin de la gloire et de l'opulence. Une étourderie mit le comble à sa détresse. Dans les replis d'un court vêtement, il tenait cachée une petite somme en or que lui avait ménagée la tendre prévoyance de son père ; ce vêtement n'était plus de service, il le jeta par la fenêtre, sans en retirer la somme : il l'avait oubliée. Il en écrivit à Toulouse, et demandait un supplément ; on ne le crut pas : et le supplément n'arriva que plus tard. Toutefois, il ne perdit pas courage. Il se ressouvint d'un ami qu'il s'était fait au séminaire, M. de Puisieulx, lequel était l'instituteur d'un enfant que nous avons vu depuis à la tête des affaires, M. Molé. M. Molé demeurait avec sa mère à Vaugirard. Esquirol va trouver son ami : M. de Puysieulx le présente à madame Molé, qui l'accueille avec bienveillanee, et lui donne une chambre dans sa maison. Le vivre et le couvert, voilà pour le présent ; l'étude va faire le reste. Chaque jour, pendant deux années, Esquirol venait de Vaugirard à la clinique de la Salpêtrière, aux cours du Jardin des Plantes, aux leçons de l'École de médecine : rudes courses pendant les hivers ; mais dans les autres saisons, un peu de pain et quelques fruits les rendaient charmants : et par-dessus tout, des causeries avec Bichat, avec Schwilgué, avec Roux, avec Landré-Beauvais ; hommes de lumières et de cœur, qui avaient de l'amitié pour Esquirol ; et qu'à son tour Esquirol n'a cessé d'aimer et d'honorer toute sa vie : temps heureux de pauvreté,

de travail, et d'espérance, dont les souvenirs charmaient encore les dernières années d'Esquirol.

A cette époque, florissaient à Paris deux cliniques qui se partageaient les élèves : la clinique de la Salpêtrière et celle de la Charité. Le chef de la première était Pinel, le chef de la seconde était Corvisart : deux hommes très différents de caractère et d'esprit ; mais qui s'accordaient sur un point capital, celui de faire respecter tout ensemble, et leurs personnes, et leur profession, par des témoignages éclatants et publics d'une estime réciproque. Ce qui les élevait au dessus de tout amour-propre, c'était la fermeté de leur raison, aussi bien que leur générosité naturelle ; et peut-être encore le secret sentiment que chacun d'eux manquait de ce que possédait l'autre. Chose étrange, en effet ! on eût dit que Pinel, formé à Montpellier (1), l'avait été à Paris : et que formé à Paris, Corvisart l'avait été à Montpellier ; tous deux également supérieurs ; mais le premier devant plus au travail et à l'art : le second, devant plus à la nature ; à cette nature, à cet instinct, qui sait sans avoir appris, selon la parole d'Hippocrate ; ou qui par la justesse et la rapidité de ses conceptions, semble se ressouvenir, selon la parole de Platon. Quoi qu'il en soit, Esquirol, engagé dans l'école de Pinel, devint bientôt l'élève favori du maître. Ce fut lui qui rédigea le traité de médecine clinique, dont la seconde édition parut en 1804. Jetez les yeux sur cet ouvrage ; et par le nombre et la diversité des faits, par le bel ordre qu'ils ont reçu, par les considérations générales qu'ils

(1) Pinel était docteur de l'école de Toulouse ; mais à peine reçu, il se rendit à Montpellier, pour y perfectionner ses études.

suggéraient à l'esprit du maître, sur les questions les plus élevées de la médecine, vous jugerez que dès son entrée dans la carrière, Esquirol avait acquis une expérience très étendue et très éclairée : car quelques faits bien étudiés sont comme autant de vérités qui en préparent une infinité d'autres. J'ajoute que Pinel enseignait ce que ne pouvait enseigner Corvisart. La Salpêtrière, comme l'hospice de Bicêtre, était affectée au traitement d'un genre de maladies qu'on ne voyait que transitoirement, ou plutôt qu'on ne voyait jamais à la Charité : je veux parler des maladies mentales ; et c'est à l'étude de ces étonnantes maladies qu'Esquirol s'attacha de préférence. Un tel choix serait, j'ose le dire, une leçon pour les philosophes qui se proposent de pénétrer profondément dans la nature de l'homme. Sous les tranquilles apparences de la raison, dans le paisible cours des actes qui la caractérisent, l'observateur saisirait mal les secrets ressorts dont le jeu régulier la prépare, la forme, l'affermit, l'entretient. C'est quand ces ressorts se brisent, c'est quand ce jeu se déconcerte, en un mot, c'est dans les ruines de l'esprit que se découvrent sensiblement, l'origine, l'enchaînement, la dépendance étroite et mutuelle de nos sentiments, de nos perceptions, de nos idées, de nos souvenirs, de nos jugements, de nos raisonnements, de nos volontés, de nos actions, c'est-à-dire, de cette suite merveilleuse d'inventions et d'arts, que met au jour l'inépuisable industrie de notre entendement. C'est là, c'est dans ces débris que sont cachés les éléments essentiels de la science de l'homme, et par une conséquence nécessaire les vrais principes de l'éducation, ceux des lois civiles et

criminelles, et je n'hésite point à le dire, ceux mêmes des gouvernements. Triste condition de l'homme ! il ne connaît son excellence que par ses infirmités ! et pour apprendre quel est le prix de ses plus nobles attributs, intelligence et liberté, il faut qu'il en perde l'usage ! il faut que le maître de la terre ne soit plus le maître de lui-même.

Telle fut, je le répète, la direction que prit Esquirol ; appelé dans cette voie, pour ainsi dire, et par l'étrange spectacle des maladies mentales, et par les traits de sagacité, d'humanité, de tendresse pour les malheureux, dont Pinel donnait chaque jour l'exemple à ses élèves, et j'ose ajouter aux médecins de toutes les nations : double attrait pour Esquirol ; double aliment pour la bonté de son cœur et la curiosité de son esprit. J'ai parlé ailleurs des services qui ont rendu sacrée la mémoire du maître. Je rappellerai dans cet éloge ceux que la science et les hommes ont reçus du disciple et du successeur. Toutefois, Messieurs, avant de m'engager dans les ouvrages d'Esquirol, et pour en mieux apprécier la valeur, mon devoir serait peut-être de m'arrêter un moment devant cette question de la nature humaine, dont la grandeur et les difficultés ont tenté les plus beaux génies, et de remplir ainsi l'engagement que j'ai osé prendre dans l'éloge de Marc (1), de mettre à découvert dans celui-ci ce que je considère comme les véritables bases de notre entendement. C'est à quoi, Messieurs, j'ai appliqué toutes les forces de mon esprit, et ce travail est achevé. Mais un préliminaire de cette nature tiendrait dans cet éloge une place qui en romprait toutes les proportions

(1) Voyez *Mémoires de l'Académie de médecine*, t. X, p. 29

et vous en cacherait les parties essentielles. J'ai donc réservé cette digression pour un autre lieu; et si votre comité de publication la juge digne d'un tel honneur, elle pourra figurer dans le recueil de vos mémoires. Cette explication donnée, j'entre dans les travaux d'Esquirol; après quoi je rappellerai les détails d'une vie si laborieuse, si utile et si exemplaire.

Esquirol a beaucoup écrit. Médecin de deux grands hôpitaux, il rencontrait chaque jour quelques unes de ces bizarres singularités qui caractérisent les maladies de l'esprit; et il en a tiré, non moins que de sa pratique particulière, un nombre presque infini d'observations. Membre de la Société de l'École et de celle du département, l'un des collaborateurs du *Dictionnaire des sciences médicales*, l'un des fondateurs de la *Revue médicale*, des *Archives de médecine*, et des *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, il communiquait à ces sociétés, il insérait dans ces recueils si divers, des notes, des remarques, des articles, des mémoires, dont l'énumération serait aujourd'hui sans objet, puisqu'ainsi qu'on le peut voir dans la préface de son grand et dernier ouvrage, il a pris soin de rassembler ces mêmes matériaux dispersés pour les retoucher, les polir, les coordonner entre eux, et en former le traité qu'il a fait paraître en 1838, sous le titre suivant : *Des Maladies mentales, considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*. C'est de ce grand traité que je dois vous rendre compte. Je commencerai toutefois par vous entretenir d'un premier travail d'Esquirol, qui est comme le préambule de celui-là, mais qui lui est antérieur de trente-trois années. Je veux

parler de la thèse inaugurale qu'il composa en 1805 pour obtenir le titre et la dignité de docteur en médecine, et s'assurer ainsi le droit d'administrer le bel établissement qu'il avait eu le courage de former.

Cette thèse roule sur les passions. L'auteur les considère comme causes, comme symptômes, comme moyens curatifs de l'aliénation mentale. Pour sentir toute la convenance de ses paroles, il serait nécessaire d'avoir une idée nette des passions, une idée nette de l'aliénation mentale. Or, ces deux points ne sont peut-être pas encore suffisamment éclaircis, du moins à l'égard des passions. Dans l'aliénation mentale, comme l'indique l'étymologie, l'homme n'est plus le maître de son entendement. C'est par là qu'il est devenu étranger à lui-même. Qu'est-ce à dire? que par l'emploi qu'il fait de ses sentiments et de ses idées, et par conséquent de ses volontés et de ses actions, qui en sont les suites nécessaires, il manque à sa destinée, qui est de se conserver, et de conserver son espèce. Ici, nous remontons à l'origine des devoirs qui lui sont imposés par le souverain Être. Si l'homme est né le plus faible, en revanche il est né le plus sociable de tous les animaux. C'est dans la société que Dieu a mis la force qui doit le protéger. C'est la société qui lui donne le jour, qui le défend, le nourrit, l'élève : c'est par elle qu'il vit, c'est pour elle qu'il doit vivre. Plus ce retour de services est entier, plus il est général, et plus la société fleurit, plus elle est ce que dit Aristote, la source et la réunion de tous les biens. C'est alors que les animaux, ou la servent, ou fuient devant elle, et lui abandonnent l'empire de la terre. Détruire la société par le fer, ou, ce qui est pire encore,

par le poison des sophismes, est donc le plus grand de tous les crimes; la servir, au contraire, est le premier de tous les devoirs. C'est dans l'accomplissement de ce saint devoir que consiste la vertu : la vertu, que je ne sépare pas de la raison, et qui n'est que l'exacte conformité de nos actions avec le bien public. Tout ce qui dans nos institutions, dans nos lois, dans nos croyances, dans nos moindres actions, ne porte pas ce caractère sacré, est inutile, ou dangereux. Il suit de là que dire de l'homme qu'il est né faible, qu'il est né sociable, qu'il est né avec l'instinct de sa propre conservation, c'est dire que par cet instinct même il est né pour la vertu; car, je le répète, de tous les moyens de conservation le plus infaillible, c'est la vertu; elle est, si l'on veut, le premier de tous les intérêts. Intérêt, vertu, droit, devoir, quatre choses qui ont également leur source dans cet instinct de conservation, lequel est un ordre de la Divinité même. Un second ordre donné à l'homme, celui de transmettre la vie qu'il a reçue, et d'être entre les générations un lien de perpétuité, cet ordre prépare à l'homme le plus noble titre qui puisse l'honorer sur la terre, celui de chef et de père de famille. De là, de nouveaux droits, de nouveaux devoirs que l'homme n'exercera, que l'homme ne remplira que par des actions irréprochables. Ces actions supposent des volontés pures comme elles; et ces volontés, à leur tour, supposent les idées les plus justes et les sentiments les plus droits. C'est alors que l'homme touche à la perfection pour laquelle Dieu l'a fait; c'est alors qu'il accomplit, par sa volonté, la volonté du Créateur, et qu'il trouve dans son obéissance toute la plénitude de sa liberté; car, prise dans son acception la plus

élevée, la liberté n'est que le pouvoir d'être juste. C'est alors enfin que l'homme est maître de son entendement ; maître de ses sentiments, de ses idées, de ses volontés, de ses actions, et finalement de sa destinée. Rompre un si bel accord, j'ai presque dit une société si parfaite, c'est rompre avec lui-même ; c'est abdiquer son être propre ; c'est de maître se faire esclave, et devenir étranger à lui-même, c'est-à-dire aliéné. Mais comment se fait cette rupture? On parle de péché originel. Ce péché est dans le système de choses dont nous faisons partie. Mille sources de maux sont ouvertes au dedans de nous-mêmes et hors de nous, qui ne tarissent jamais ; et l'une des principales causes de nos désordres intellectuels et moraux, ce sont les passions, comme le dit Esquirol. Toutefois, quelle idée attacher à ce mot? Des centaines d'écrivains se sont occupés de cette matière, et l'ont laissée jusqu'ici dans une sorte de confusion. C'est qu'en effet les passions sont en nous liées à tant d'éléments de nous-mêmes, qu'il est presque impossible d'y porter toute la rigueur et toute la netteté de l'analyse. Me pardonnerez-vous, sur ce point, quelques remarques? Toute passion est un sentiment énergique ; et tout sentiment de cette nature n'est en définitive qu'une volonté forte, permanente, exclusive. Ce sont là des choses que l'on ne peut pas séparer, parce qu'elles sont presque identiques. Chercher l'origine de nos passions, c'est donc chercher l'origine de nos sentiments ; et cette recherche nous ferait remonter jusqu'aux premiers moments, ou plutôt jusqu'aux premiers vestiges de notre formation, si ces premiers vestiges étaient saisissables. Il faut, en effet, se mettre dans l'esprit que, par la na-

ture et l'arrangement des matériaux dont il se compose, et d'où résulte le tempérament, aussi bien que par la secrète, par l'incompréhensible influence des deux êtres qui lui ont donné la vie, et d'où résultent les transmissions héréditaires, chacun de nous, en venant au monde, apporte en lui-même, avec l'amour de sa conservation, des inclinations, des penchants, qui ne sont peut-être que des modifications de ce sentiment primitif, mais qui sont autant d'impulsions à agir déterminées par avance, et, tranchons le mot, autant de volontés toutes faites : volontés irréfléchies, mais réelles, et j'ose ajouter toutes-puissantes ; car elles marqueront de leur caractère propre toutes les volontés ultérieures et toute la suite des actions. De là naissent entre les hommes, d'un côté cette inégalité qui rend la société nécessaire, et de l'autre ces aptitudes, ces talents, qui, développés dans de justes limites, seront un jour l'ornement, le charme, l'appui de la société; ou qui, par leur excès ou par leurs tendances funestes, en peuvent être l'opprobre et la ruine. Il est, en second lieu, des sentiments qui s'attachent à nos sensations simples et à nos souvenirs, et qui, par l'attrait qui leur est propre et par la répétition, se tournent aisément en habitudes et en véritables passions. Il est enfin des sentiments d'un ordre plus élevé : ce sont ceux qui naissent de notre intelligence elle-même, ou des vues de notre esprit. Qu'un homme juge, par exemple, que le souverain bonheur est dans le diabolique plaisir de commander aux hommes : ce jugement, cette vue de son esprit lui met dans le cœur un sentiment, une volonté, une passion violente, l'ambition, qui fait de lui pour ses sembla-

bles le plus dangereux de tous les êtres. Un autre juge, au contraire, que la bienveillance des hommes est pour lui un trésor inépuisable de protection et de sûreté : et cette vue intellectuelle suscite en lui la volonté de mériter cette bienveillance par la sienne, et ce sentiment fait de lui un être social par excellence. Que si, par l'examen de ses propres actions, un homme en tire le jugement qu'il est digne de réprobation, et qu'il s'est attiré justement le mépris, la haine, la malédiction des hommes, de ce jugement, de cette vue de son esprit sort un sentiment vengeur et cruel, celui du repentir, celui du remords qui le déchire, comme le vautour déchirait Prométhée. C'est sous ces couleurs que Tacite (Note B) peint les anxiétés des tyrans; des tyrans dont l'âme, dit l'éloquent historien, est toute couverte de contusions et de plaies. Pour que le remords soit, comme la terreur, une véritable passion, qu'y manque-t-il? que le nom. La terreur, ai-je dit; car la terreur s'allie au remords; et c'est ce mélange qui suscite dans l'esprit des visions sinistres, des spectres, des images menaçantes et vengeresses. Néron n'eut de rêves de cette nature qu'après le meurtre de sa mère. Il est même de simples idées qui ont été, parmi les hommes, le principe de sentiments affreux, de passions ou de volontés, et de calamités effroyables; idées abstraites, reçues sans examen, par autorité, mal comprises, et conservées toute la vie dans cet état d'imperfection, comme le dit Condillac. Et sans parler de tant de dogmes absurdes, et de tant d'odieux fanatismes, qui ont versé le sang des hommes, qui ont empoisonné Socrate, qui ont brûlé Servet, et qui, encore aujourd'hui, mettent le feu au bû-

cher de l'Indou, ou le précipitent sous le char de ses idoles pour qu'il en soit écrasé; sans parler de ces jugements faux, de ces erreurs qui ont changé si souvent la face des sciences et nourri tant d'aigreurs entre les sectes, je m'arrêterai à ces idées si familières parmi nous, e pourtant si mal définies, de droit, d'égalité, de liberté, qui de nos jours remuent comme un ferment une grande partie du genre humain, et qui ont produit sous nos yeux des catastrophes sanglantes et de si déplorables infortunes, que, si je ne craignais d'en adoucir l'horreur, j'oserais presque dire, qu'à peu d'exceptions près, les révolutions ne sont que des indigestions d'idées (Note C); ou, si vous l'aimez mieux, de véritables aliénations; d'autant plus dangereuses, comme les guerres de religion, que les erreurs qui les provoquent, que les passions qui les allument sont plus aveugles, plus profondes, plus violentes et plus générales.

Comme vous le voyez, Messieurs, les jugements humains sont très divers. D'où vient cette diversité? Le monde extérieur étant le même pour tous les hommes, tous les hommes, quelle que fût leur situation, en tireraient les mêmes idées, les mêmes jugements, les mêmes sentiments, les mêmes volontés, et par conséquent les mêmes actions, s'ils étaient eux-mêmes exactement identiques, et si, dans les combinaisons de leurs idées et dans la formation de leurs jugements, ils n'étaient en secret conduits par ces dispositions, par ces penchants, par ces impulsions ou ces volontés instinctives, qui dès l'origine font partie d'eux-mêmes et ne les quittent jamais. Ainsi, la vue de l'esprit qui a inspiré l'ambition sera elle-même inspirée par un orgueil instinctif et irré-

fléchi ; en d'autres termes, l'orgueil inné sera le principe de l'ambition raisonnée. L'homme né généreux sera libéral, comme l'était Esquirol. L'homme uniquement occupé de l'amour de lui-même sera dominé par la vile passion de l'avarice, ou par la passion basse de l'envie. De deux hommes enveloppés dans la même injustice, l'un aura dans le cœur tout le feu de la vengeance ; l'autre sera patient et résigné. Ainsi de suite pour les autres qualités morales et primitives, lesquelles interviennent si réellement dans nos actions, et par conséquent dans les volontés, dans les sentiments, dans les jugements de notre esprit, que ce sont elles qui en marquent le caractère, et ce caractère peut être encore celui de la passion. Ce sont là du reste des vérités connues sur lesquelles je ne dois pas insister. Mais puisque nous avons des volontés d'origines différentes, les unes instinctives et les autres raisonnées, c'est-à-dire liées comme effets nécessaires et par l'intermédiaire des sentiments, celles-ci à des actes de l'esprit, celles-là à des mouvements intérieurs, il s'ensuit que nous pouvons éprouver à la fois deux volontés, et il se peut que ces deux volontés soient contraires. C'est de la coexistence de ces deux volontés que résulte l'*homo duplex* de Buffon, l'homme double de saint Paul et des philosophes, et dont Socrate lui-même, le divin Socrate nous a donné l'exemple. Cet exemple et la conduite que ce philosophe tint avec lui-même est une des plus précieuses leçons qu'aient jamais reçues les hommes. Socrate était né vicieux. Qu'est-ce à dire? qu'il avait apporté dans sa propre chair un sentiment, une impulsion une volonté, une passion abjecte. Il la sentit, il la jugea, il

en vit toute l'indignité; et cette vue suscita dans son âme un sentiment de honte, de crainte, d'horreur, et de là une volonté de lutte qui le fit triompher de lui-même. Cet exemple, ceux que j'ai cités précédemment, ceux que produit Esquirol dans sa thèse, mettent, j'ose le dire, sous vos yeux le principal secret du grand art d'élever les hommes, et même de traiter les maladies mentales; car le traitement des aliénés n'est, à proprement parler, qu'une éducation, laquelle ne diffère de toutes les autres que par les difficultés extrêmes dont elle est hérissée, et par la nécessité pour le médecin de déployer toutes les ressources de l'esprit le plus sagace et le plus inventif, toutes les bontés du cœur le plus tendre et le plus compatissant. Ces difficultés, toutefois, Esquirol en donne en partie la solution dans sa thèse. Il fait voir que, pareilles à la lance d'Achille, les passions guérissent le mal qu'elles font; avec cette différence qu'elles ne guérissent que parce qu'elles sont contraires, et que tout le merveilleux de l'art est de savoir les opposer l'une à l'autre, comme le veut Celse. Mais dans cette prodigieuse variété de formes qu'affecte l'aliénation, et au milieu de tant d'incidents imprévus qui en traversent la marche, qu'un tel art demande de réserve, de finesse et de tact! Qu'ici les méprises sont faciles, et qu'elles sont dangereuses! C'est là ce qui saisit le cœur à chaque récit que fait Esquirol : car pour autoriser ce qu'il avance, il a pris soin de multiplier les observations. Il est du reste des points de doctrine que je dois négliger en ce moment. Par exemple, sur les préludes de l'aliénation, sur l'odeur qui la manifeste, et qui suppose dans toutes les parties de

nous-mêmes des altérations toutes spéciales (Note D); sur les crises qui la terminent, sur les soins qu'exige la convalescence, sur le danger des rechutes et les heureux effets de l'isolement : toutes questions auxquelles va nous ramener l'examen du grand ouvrage. Je terminerai sur celui-ci par quelques remarques. Les passions, dit Esquirol, appartiennent à la vie organique ; elles siègent dans l'épigastre : c'est là que porte leur impression. Qu'entendre par ces paroles? Qu'un nerf sensitif soit blessé dans notre intérieur, si ce nerf est isolé du cerveau, la douleur est nulle; elle est vive, au contraire, si le nerf communique avec le cerveau. C'est donc le cerveau qui perçoit l'impression et qui en fait de la douleur, de la même façon que l'oreille ébranlée par les vibrations de l'air convertit en son cet ébranlement : car le son n'est point dans l'air; l'air n'est qu'agité, et le son est une création de l'oreille ou du cerveau. De même, que l'état de nos viscères soit altéré, le cerveau en recevra l'impression, et il fera de cette impression un sentiment, une souffrance, un malaise, une inquiétude ; l'âme en aura la conscience, sans qu'il nous soit à jamais possible d'assigner à cette impression, à ce sentiment, à cette conscience, le lieu précis ou le siége qu'elle occupe dans le cerveau. Ici le langage médical répond mal au phénomène, parce que le phénomène est lui-même plein d'obscurité. En second lieu, quand la proposition d'Esquirol serait vraie pour certaines passions, elle ne le serait pas pour beaucoup d'autres, et, par conséquent, elle est beaucoup trop générale. La passion du beau, la passion du vrai, la passion des arts, la passion de la vertu

et du bien public ; ces passions des grandes âmes, d'un Socrate, d'un Platon, d'un Marc-Aurèle, d'un Épictète, d'un Fénelon, d'un Franklin ; ces nobles passions tout intellectuelles n'ont rien à démêler avec nos viscères intérieurs, ni avec les passions qui en dépendent, si ce n'est pour les combattre et en briser le joug.

A l'égard des transmissions héréditaires, Esquirol affirme n'avoir jamais vu d'aliénation qui n'en eût quelque trace. C'est qu'en effet tout en nous est héréditaire; et s'il est des familles où la petite vérole est toujours mortelle; d'autres où semblent se perpétuer certaines maladies, la goutte, la phthisie, le calcul, et jusqu'à des affections viscérales ; il en est également où, à une période déterminée de la vie, la raison de leurs membres chancelle et se déconcerte. On a sur ce point des exemples effrayants. Il n'est pas d'âme si bien réglée, dit Aristote, qu'elle n'ait quelque teinte de folie. Le père donne à son enfant ce qu'il a reçu ; et le mal, se propageant ainsi de génération en génération, prend quelquefois tous les caractères d'une véritable endémie. Petit, cité par Esquirol, l'a vu dans les environs de la capitale, et Xénophon dans le voisinage du Pont-Euxin. Voyez dans l'*Anabase* ce qu'il raconte des Mossynœques (Note E). C'est par la même voie que les habitudes d'un peuple deviennent les habitudes de sa postérité. Il est des peuples qui lèguent à leurs descendants comme un patrimoine de mansuétude, de justice et de bonté : tandis que Rome, endurcie au carnage des nations par sept siècles de guerre, Rome n'a plus enfanté contre elle-même que des monstres de cruauté. Enfin Esquirol déclare que jamais l'enfance n'est atteinte de folie. Marc, dans son der-

nier ouvrage, expose avec beaucoup de détail un fait absolument contraire ; et sans doute Esquirol oubliait alors, ce qu'il n'a pas oublié plus tard, savoir : qu'on a vu plus d'une fois des enfants pâlir, sécher, et mourir de jalousie.

A la suite de sa thèse, Esquirol avait placé quelques unes de ces maximes d'Hippocrate, quelques uns de ces aphorismes qu'on ne relit jamais sans une sorte de respect religieux. Je n'en rappellerai qu'un seul. « Si des varices ou des hémorrhoïdes surviennent à des maniaques, » la manie s'évanouit. » Je ne m'arrête point aux hémorrhoïdes. On en connaît les dangers, si elles sont excessives; et les bienfaits, si elles sont modérées. Mais des varices! de simples dilatations de veines! mais un peu de sang retenu, stationnaire, prisonnier, circulant à peine, ou même soustrait à la circulation, comme il l'eût été par une saignée ! Conçoit-on que la manie, c'est-à-dire une affection le plus souvent opiniâtre, le plus souvent rebelle à tous les médicaments, même à la saignée, comme le dit Hoffmann, cède si facilement à ce faible appareil, à l'élargissement de quelques veines, à une sorte de saignée intérieure, en général très modique? Est-ce donc par sa quantité que ce sang était si nuisible? N'est-ce pas plutôt parce qu'en le concentrant ainsi dans un point limité de notre économie, la nature y concentre avec lui des principes vénéneux et mobiles? comme elle le fait dans les abcès critiques, dans les oreillons, dans les bubons syphilitiques et pestilentiels; comme elle l'a fait dans les expériences de Boyle et de Bichat; et finalement comme elle le fait par les métastases ; par ces transpositions si admirées de Baillou. Je suppose que les varices ne sont point l'effet d'une compression mé-

canique, mais un acte spontané de cette puissance conservatrice à laquelle le sage Boërhaave a donné le nom de bienfaisante volonté de notre propre machine. A l'égard des hémorrhoïdes, elles sont comme les passions : elles font le mal qu'elles préviennent ou qu'elles guérissent. Des hémorrhoïdes supprimées, la manie éclate. L'Alcippe d'Hippocrate en est un bel exemple.

La thèse sur les passions eut le plus grand succès parmi les médecins, et même parmi les gens du monde. Elle est encore aujourd'hui fort recherchée. On la traduisit en anglais. Elle fit plus pour la réputation de l'auteur, dans toute l'Europe, que les guérisons qu'il obtenait dans son établissement, déjà fort estimé du public. J'ai parlé de cette thèse avec quelque étendue, parce qu'Esquirol lui-même y a pris le texte de beaucoup d'écrits ultérieurs, et qu'elle est, je le répète, le préambule du grand ouvrage dont je dois maintenant vous entretenir. Vous l'avouerai-je, Messieurs? je m'effraie de ma tâche. Cet ouvrage est si plein, il renferme des détails si nombreux, des faits si variés, si bizarres, si peu cohérents, ils conduisent à des remarques si diverses, à des conclusions si peu uniformes, et même en apparence si contraires, que ne pouvant tout vous dire, et souhaitant ne rien vous taire, mon esprit dans cette alternative reste indécis. Le jugement est difficile, a dit Hippocrate dans le premier de ses aphorismes. Il dit ailleurs : « La médecine » n'a point et ne saurait avoir de doctrine immuable. » Comme les choses changent, elle doit changer avec elles. » et souvent, pour le même sujet, passer d'un contraire à » l'autre. » Que ces paroles servent à justifier les préten-

dues variations d'Esquirol et mon propre embarras! qu'elles servent surtout à me concilier votre indulgence! J'entre en matière.

Le premier volume s'ouvre par un tableau général de la folie. Les figures de ce tableau sont pleines de vie et de mouvement; mais la rapide succession, aussi bien que la multitude et l'étonnante variété de ces tristes images, ne nous offriraient que le plus confus de tous les spectacles, si l'auteur ne prenait soin d'arrêter notre attention sur une suite de points qui en partagent les scènes, pour ainsi dire, et leur donnent dans l'esprit plus d'ensemble et de fixité. Ces points portent sur les symptômes, sur les causes, sur la marche, sur les terminaisons de la folie, et finalement, sur les principes généraux du traitement.

Que dire à l'égard des symptômes, ou de ce concours d'accidents extérieurs par lesquels la folie se manifeste? Comme la perfection de la raison humaine ne suppose entre nos sentiments et nos idées qu'une seule convenance, un seul arrangement, un seul ordre, il est clair qu'un trouble, quel qu'il soit, dans un tel ordre, est un trait, un signe de folie : indifférent et faible, s'il est unique; plus sensible et plus grand, s'il embrasse un certain nombre d'idées et de sentiments; complet et déplorable, s'il en embrasse la totalité. Énumérez maintenant toutes les idées et tous les sentiments dont se compose notre système intellectuel et moral, et au lieu de les maintenir dans les rapports naturels ou dans l'arrangement qui constitue la raison, prenez-les pêle-mêle, jetez-les dans une urne, agitez cette urne en mille sens divers; puis faites-en sortir deux à deux, trois à trois, ainsi de suite,

tous ces éléments ainsi confondus, et tenez pour certain que chacun de ces groupes retiré de l'urne au hasard, sera l'expression ou le tableau d'une aliénation. Et ne prenez pas, Messieurs, ces paroles pour une vaine fiction. Cette urne, c'est nous-mêmes; c'est dans nous qu'une main fatale opère ces incroyables renversements où rien n'est plus où il doit être; où les rapports naturels des choses sont rompus et remplacés par des rapports, par des liens qui semblent forgés par une puissance ennemie ; où l'aversion, la haine, la fureur se substitue aux affections les plus tendres; la peur, l'abattement, le désespoir, à la confiance et au courage; où les sens même, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, sont assiégés de mensonges, et suscitent dans notre âme les représentations les plus chimériques, les jugements les plus faux, les sentiments les plus pervers, les volontés les plus redoutables; et d'autant plus irrésistibles, qu'elles ne sont plus réfléchies. Le nombre de ces aberrations malheureuses dépassera toujours, j'ose le dire, toutes les combinaisons que formerait en ce genre l'invention la plus féconde; car, en bien comme en mal, la nature fait toujours infiniment plus que l'homme ne peut imaginer.

Passons aux causes. Où sont elles? Partout, vous répond Esquirol : dans nous, hors de nous ; soit qu'elles préparent la folie, soit qu'elles l'aggravent ou la consomment; et les conditions primitives de notre économie; et les évolutions qu'elle subit dans les deux sexes; et tout ce qui la touche pour en réparer les défaillances; et l'air qui est le premier des aliments; et l'humidité, le froid, la chaleur; et par conséquent les climats et les saisons; la

nourriture proprement dite; le voisinage et l'eau bourbeuse des marais, comme le dit Hippocrate; certaines localités, comme la ville de Douai ; un changement d'état, de lieu, de situation, d'habitudes ; le travail de corps et d'esprit, conséquemment la profession, laquelle, dit Camper, est une sorte de climat artificiel; l'oisiveté elle-même, l'oisiveté, mère de l'ennui et des mauvaises pensées; l'extrême inégalité des fortunes; les excès de la misère et de l'opulence; la pléthore et l'inanition; l'éducation, c'est-à-dire les leçons que donne le monde ou que donnent les maîtres, et qui, favorables ou contraires aux penchants originels, les affermissent ou les étouffent, comme on l'a vu, non dans l'élève de Sénèque, mais dans l'auguste élève de Fénelon. Des préceptes, quels qu'ils soient, inculqués, en effet, de très bonne heure dans les esprits, et fortifiés par la répétition, à plus forte raison par l'expérience, deviennent des jugements habituels; et le propre des jugements habituels est de se transformer en sentiments énergiques, en volontés vives et permanentes, en véritables passions; passions heureuses ou funestes, soit pour les individus, soit pour les peuples, selon la qualité des jugements dont on les fait sortir. C'est ainsi que se forme un fanatisme, et que se formerait une raison, l'un et l'autre invincibles. Viennent ensuite les passions dont j'ai parlé, ou plutôt les émotions morales, tout ensemble salutaires et mortelles : la crainte, la frayeur, la colère; le ressentiment d'une injure; ce ressentiment qui a mis sur le théâtre les fureurs d'Ajax et celles de Médée; ou bien ces sourdes peines de l'âme que nourrissent des discordes domestiques; ou cette terreur

dont on a fait parmi nous un instrument politique; l'instabilité, la dureté des gouvernements et des lois ; des restes de maladies ; l'usage inconsidéré de certains médicaments ; des rêves même qui, conçus la nuit, persistent dans l'état de veille et remplissent tout l'esprit, comme il est arrivé à Spinosa, et comme je l'ai vu plus d'une fois. J'abrège, Messieurs, et je ne m'exprime qu'en termes généraux. Les preuves de détail, les comparaisons, les rapprochements, les statistiques sont dans l'auteur, et je dois vous les épargner. Je ne parlerai pas non plus de ce vice caché qu'a signalé Tissot, qui détériore profondément l'organisation, et en efface tous les nobles caractères qu'y avait imprimés le Créateur ; ni d'un autre abus plus général, plus populaire, mais non moins dangereux et non moins avilissant : l'abus du vin, et surtout l'abus des esprits. Ces liquides renferment en eux des principes volatils qui ne s'assimilent jamais à nous-mêmes, et qui, diffus dans le tissu de nos organes, portent sur les extrémités nerveuses une irritation, et comme une morsure, qui, ressentie par le cerveau, allume dans cet organe une colère habituelle, une fureur aveugle qui éteint la raison et tous les sentiments humains, et fait ainsi tomber l'homme au-dessous de la brute. Plût au ciel que les vives peintures de ces ignominies fissent sur nous la même impression que les ilotes ivres sur les jeunes Lacédémoniens ! La liste des causes n'est pas épuisée, Messieurs, mais je la clôrai par ces paroles : tout nous ôte et tout nous rend la raison ; témoin le charpentier d'Arétée ; témoin cette famille dont parle Geoffroy, qui, pleine de sens et de calme dans une chambre de son appartement, devenait

furieuse dans une chambre toute voisine : elle y respirait des molécules de poison.

Je ne m'arrêterai, Messieurs, ni à la marche, ni à la terminaison, ni au pronostic de la folie, ni à la mortalité qui en est quelquefois la triste suite. A l'égard du traitement, je n'en dirai que deux choses. La première, que pour remplir comme il le doit ses fonctions, un médecin d'aliénés ne saurait avoir ni trop d'âme ni trop d'esprit : d'âme, pour entrer dans celle des malades, et la fléchir à souhait vers la raison et la bonté ; d'esprit, pour ne jamais choisir que les plus sages méthodes, et en exclure toutes les pratiques et toutes les nouveautés inutiles ou dangereuses. La seconde, c'est que, jusqu'ici, les guérisons ont toujours été plus rares en Angleterre qu'en France ; vérité constatée par la première de toutes les autorités, celle des chiffres.

La thèse sur les passions était, ai-je dit, le préambule du grand ouvrage. Le mémoire sur la folie dont je viens de rendre compte est lui-même le préambule des mémoires ou des traités subséquents. Toutes ces extrêmes variétés de folie sont, en effet, ramenées par Esquirol aux quatre classes, ou, comme il le dit, aux quatre formes suivantes : 1° la manie, où le trouble intellectuel est général, et marqué par une vive excitation ; 2° la monomanie, où le trouble n'est que partiel, et où domine un sentiment de gaieté, une passion expansive ; 3° la lypémanie, qui répond à la mélancolie des anciens, et qui ne diffère de la précédente que par la nature du sentiment qui prédomine, et qui est un sentiment de tristesse ou d'abattement ; 4° enfin la démence, laquelle a pour carac-

tère l'incohérence entre les idées ou entre les propositions, ou tout à la fois entre les propositions et les idées.

Esquirol donne un cinquième rang à l'idiotisme, ou a l'idiotie. Mais l'idiotie est plutôt une infirmité qu'une véritable aliénation; infirmité à laquelle peuvent s'associer toutefois des sentiments de joie, de tristesse, de fureur, également insensés.

Je reviens aux quatre formes établies ou plutôt adoptées par Esquirol, car elles appartiennent originellement à Daquin et à Pinel. Souvent ces quatre formes se changent l'une dans l'autre, elles se succèdent, elles se remplacent; et ces métamorphoses autoriseraient à penser qu'elles ne diffèrent que par l'extérieur, et qu'elles ont un fond identique. J'ajouterai qu'il est des aliénations intermédiaires qu'il serait presque impossible de ranger dans l'une ou l'autre de ces classes, et de rapporter à celle-ci plutôt qu'à celle-là. Quoi qu'il en soit, c'est ici le lieu de rappeler ce que dit Esquirol, savoir, que sous ces quatre formes, il en existe une autre dont le principe les a précédées, et qui donne à chacune d'elles un cachet spécial, une physionomie plus particulière encore et plus individuelle. Je m'explique. Un homme, ou, si vous le voulez, une personne morale n'est en réalité qu'un assemblage, ou une association d'enthymêmes, comme le dit Aristote, c'est-à-dire de pensées et d'habitudes qui dorment en elle comme des souvenirs, mais qui au moment d'une action se réveillent pour régler ses déterminations. C'est ce fond qui constitue le moral proprement dit, et qui dans l'homme le plus prudent et le plus dissimulé s'échappe toujours par quelque porte, par l'éclat des yeux, par les

traits du visage, le ton de la voix, l'attitude, et jusqu'aux moindre geste; il parle même par le silence. C'est ainsi que le cœur s'ouvre sans y songer, et que Marlboroug surprit tous les secrets de Charles XII (Note F). Ce fond se forme, nous l'avons vu, par le tempérament, par l'éducation publique, par l'éducation particulière, la situation personnelle, la profession ; et quand l'aliénation survient, c'est de ce fond qu'elle emprunte ce caractère singulier, j'ai presque dit la couleur qui la distingue. La manie d'un homme de guerre ne sera pas la manie d'un négociant ni d'un artiste ; et sans m'arrêter aux autres, je rappellerai ces siècles religieux où, comme l'a dit l'histoire, l'Europe fut comme arrachée de ses fondements, pour être précipitée sur l'Asie. Les chefs de ces grandes entreprises pouvaient y mêler des vues politiques et commerciales ; mais ces vues étaient ignorées des peuples, et n'entrèrent pour rien dans l'enthousiasme, je n'ose pas dire la folie de leur obéissance : car il semble qu'une folie universelle n'est plus une folie. Et dans nos jours de réforme, dans ces jours d'indépendance, de vie aventureuse, de république, de liberté indéfinie, et d'empire, jamais les hôpitaux n'ont reçu tant de maîtres absolus, de législateurs souverains, de capitaines généraux, de princes, de monarques, de rois, d'empereurs. J'ai vu à Bicêtre je ne sais combien de potentats et de despotes.

Après ce tableau général de la folie, il était naturel que l'auteur reprît l'une après l'autre les quatre formes qu'affecte cette maladie, afin de montrer dans chacune d'elles ce qu'elle a de propre, et d'en achever ainsi l'exposition. C'était aller des prémisses aux conséquences. Esquirol a

interverti cet ordre ; et, comme pour diversifier son ouvrage par une suite d'épisodes, à l'imitation des poëtes, il s'arrête à un petit nombre de questions subsidiaires qu'il eût été peut-être malaisé de placer ailleurs, et qui ne relâchent les liens des parties principales que pour les rendre plus solides. La première de ces questions est, en effet, l'hallucination ; et s'il est vrai, comme le dit Esquirol, que sur cent aliénés, il en est plus de quatre-vingts qui sont hallucinés, il s'ensuit que l'hallucination était un sujet très digne d'être traité séparément. Esquirol prend à tâche de la distinguer d'avec l'illusion. Mais cette distinction ne se présente-t-elle pas d'elle-même? Les deux soleils de Penthée, la tour carrée qu'on voit ronde, le bâton qui se brise dans l'eau, la petite boule que l'on sent double aux extrémités de deux doigts entrecroisés l'un sur l'autre ; ce que dit aux yeux le cours apparent des astres, toutes sensations normales, pour ainsi dire, et qui ne font illusion que par les jugements qu'on y attache. Un aliéné saisit sur la face de la lune des apparences qui sont pour lui des présages de grandeur : il voit juste, il juge mal. Rien ne rend plus sensible l'action de ces enthymèmes dont j'ai parlé. Il en est tout autrement des hallucinations. Aucun objet, aucun ébranlement ne frappe ni l'ouïe ni la vue ; et cependant le malade voit des images, il entend des voix ; ces voix, ces images, se modifient de mille et mille manières ; il s'en forme un monde chimérique où il sent, pense, parle, veut, agit, comme s'il était dans un monde réel. Témoin cet aimable fou d'Argos dont Horace fait une peinture si touchante; et s'il était permis de prendre cette peinture pour une réalité,

rien ne prouverait mieux, ce me semble, que ces images, ces voix, et les singulières combinaisons qu'en fait l'intelligence, sont l'ouvrage de certaines impressions intérieures qui, parvenues au cerveau, en saisissent toutes les facultés, et les tournent à la création de ce monde fantastique. N'est-ce pas ainsi, du reste, que des souvenirs depuis longtemps effacés reparaissent tout-à-coup avec une force qui nous arrache à nous-mêmes, et à qui rien ne manque pour être de véritables hallucinations qu'un degré de plus de persistance et d'énergie? Qui le dirait? un homme a été vu de qui le cerveau était comme une toile sur laquelle venaient se peindre et se mouvoir des figures d'hommes, des figures d'animaux, des figures de chars qui courent, ou de bâtiments qui s'élèvent, et dont les compartiments intérieurs se couvrent de tapisseries magnifiques et de paysages ravissants. Mais au milieu de tant de prestiges, cet homme, disait Charles Bonnet, conserve toute la fermeté de sa raison. Il sent que ces vaines images ne sont pas lui, et qu'il n'est pas elles; et c'est le défaut d'un tel jugement qui fait des hallucinés. Il est aussi des phénomènes qu'on pourrait appeler mixtes. Une tumeur cancéreuse cachée dans l'abdomen est traversée par des traits de douleur, que le malade assimile, pendant le sommeil, à la douleur que causerait la griffe d'un animal. Ces deux idées unies l'une à l'autre persistent, comme je l'ai dit, pendant la veille, et forment un tout désormais indissoluble, ou plutôt il en résulte le jugement le plux faux et le plus dangereux. Le malade se persuade, en effet, qu'il a les entrailles déchirées par un animal, et il s'ouvre le ventre pour s'en délivrer. Celui-là porte les mains sur lui-

même, oui ; mais dans un autre, une impression analogue, également formée dans l'intérieur, portera au cerveau, non pas une douleur vive et distincte, mais un sentiment confus de fatigue et de gêne, une peine à vivre indicible, à laquelle s'attachera tout-à-l'heure un jugement non moins faux et non moins dangereux. Le malade, en effet, se croira entouré d'ennemis; il verra partout des piéges tendus contre lui ; et pour s'en préserver, ou pour s'en venger, il portera cette fois les mains sur autrui. L'hallucination a quelquefois sa source dans les secrètes agitations de l'âme. Un tribunal s'élève dans le cœur (Note G) du voleur ou du meurtrier. Il y est traîné par sa conscience ; il y entend une voix accusatrice; et cette voix, il ne tarde point à l'entendre dans la bouche des hommes, dans le cri des animaux, dans les sons les plus fortuits et les plus fugitifs. Ce sont des hirondelles qui ont arraché au Péonien Bessus (Note H) l'aveu de son parricide. La rude apostrophe d'un corbeau ne fut mortelle pour Lavarenne, que parce que depuis longtemps Lavarenne était pour lui-même un corbeau (Note I). Mais ce n'est pas seulement un mot, un adjectif, une qualification qu'entend l'halluciné ; il entend souvent des propositions, des phrases tout entières, et une sorte de discours. Gall et Marc en citent des exemples ; mais le plus singulier peut-être de tous ces exemples est celui que l'on rencontre dans Plutarque. Voyez ce qu'il raconte de Cléonice et de Pausanias (Note J). Est-ce là ce qu'entendait Esquirol par ces illusions ganglionnaires, qu'il ne permettait pas de confondre avec les hallucinations ?

Je continue dans cette voie, Messieurs ; je m'y sens entraîné par un attrait irrésistible. C'est qu'en effet cette

théorie de l'hallucination renferme, selon moi, dans ses développements, la théorie même des maladies proprement dites, et spécialement celle de presque toutes les maladies mentales. Souffrez encore sur ce point quelques paroles. Je vais reprendre quelques unes de nos vues antérieures. Pour percevoir les impressions du dehors, pour en faire des sensations, des idées, des souvenirs, des jugements, des raisonnements, des sentiments et des volontés; en un mot, pour former de ces éléments toute l'intelligence humaine, il est nécessaire que les sens, et avant tout le cerveau, aient toute leur activité. Mais cette activité, d'où vient-elle? Cherchez. Elle a uniquement sa source dans nos impressions intérieures; et ces impressions elles-mêmes naissent de cette multitude infinie d'attouchements qui s'opèrent dans toute l'étendue de nos cavités animées et sensibles. Ces impressions sont comme eux innombrables et simultanées; elles se précipitent à flots continus vers le cerveau; et ne pouvant les percevoir une à une, ne pouvant les discerner entre elles pour en faire des matériaux d'intelligence, le cerveau n'en perçoit que l'ensemble ou la résultante; et dans un moment donné, c'est cette résultante qui constitue la manière d'être et l'activité cérébrale. Dans un moment donné, ai-je dit, car de moment en moment, cette résultante change; et ce sont ces mutations perpétuelles qu'Hipppocrate désigne sous le nom de métastases du cerveau; non que cet organe change de lieu, mais d'état, et par conséquent d'aptitudes. Pour que l'homme soit le maître de son intelligence, il est donc nécessaire que cette activité soit dans les conditions

les plus favorables ; et comme elle n'est en définitive que le résultat des attouchements intérieurs, ce sont ces attouchements qu'il importe avant tout d'étudier et de connaître, afin d'apprendre à les régler. Or, c'est là l'œuvre propre de l'hygiène. Supposé que cette activité soit aussi parfaite qu'elle peut l'être, c'est un éclair qui brille et s'éteint. Outre l'instabilité qui lui est propre, des milliers d'incidents intérieurs la troublent et la dénaturent. Ici se présente une série nouvelle de causes perturbatrices. Des maladies de la peau disparaissent, des excrétions s'arrêtent, des ulcères se ferment ; le lait, la bile, le liquide séminal, des organes atrophiés et fondus, sont emportés ; des résidus de digestion sont stationnaires ; et d'après Stoll, en cela conforme au sentiment d'Hippocrate, l'absorption y puise des matériaux qu'elle joint à tous les autres pour les verser dans le sang, et que le sang disperse çà et là dans toute l'économie. Ces matériaux, devenus hétérogènes par leur seul déplacement, et retenus dans les viscères, les engorgent, et y deviennent des foyers d'attraction ; ou bien ils cèdent à des courants qui les transportent d'un lieu à un autre ; d'où il arrive que se rencontrant dans leurs courses, ils s'attirent, se combinent et forment des produits encore plus hétérogènes. D'un côté, des tumeurs s'élèvent ; le suc osseux, fourvoyé, couvre de plaques des membranes, des nerfs, des vaisseaux, des muscles ; les muscles eux-mêmes se durcissent, et prennent la consistance et l'aspect d'une chair fumée ; ou bien ils perdent leur fibrine, et se changent en graisse, comme les os en gélatine ; de l'autre, des masses cancéreuses s'asseient sur des organes, ou

des pelotes de même nature flottent dans les veines, à côté de caillots solides dans le centre desquels du pus est élaboré. Des poisons, des miasmes, des virus pénètrent en secret dans nous-mêmes, et s'y tiennent cachés pendant des vingt et des quarante ans. Je ne parle point de la grossesse, ni des appétits bizarres, ridicules, dépravés, cruels, qu'elle fait naître, et qui tiennent peut-être moins à la présence du nouvel être qu'à l'absorption du liquide séminal, comme l'insinue Haller; mais je rappellerai qu'après l'expulsion du nouvel être, l'estomac, devenu l'auxiliaire des mamelles, leur transmet par des voies inconnues, jusqu'aux liquides qu'il a reçus, et qu'il n'a point altérés. Maintenant, Messieurs, car je ne puis tout dire, de toutes ces altérations (et je n'en exclurai point celles que le cerveau peut lui-même contracter) et de toutes ces productions qu'a mise sous vos yeux l'anatomie pathologique, j'oserai dire qu'il n'est pas une seule qui, mise en contact avec une extrémité nerveuse, n'y laisse une impression singulière, nouvelle, inaccoutumée, laquelle, mêlée à toutes les autres, n'en change la résultante, et ne fasse varier l'activité cérébrale; ou n'exalte, ou ne diminue, ou ne pervertisse, ou n'éteigne toutes les facultés de l'esprit, et même ne puisse renverser de fond en comble tout l'entendement. Nous voici, Messieurs, dans le vaste champ des sympathies; de ces sympathies qui font ressentir à des organes quelquefois très éloignés, les affections d'un autre organe qui, souvent, n'a rien de commun avec eux, sinon de faire comme eux partie de nous-mêmes; bien différentes de cette synergie qui semble animer d'un esprit de concorde ces

petites sociétés d'organes attachés à des fonctions composées, pour en partager les phases, et les accomplir l'une après l'autre, dans un ordre prescrit : tel est, pour la première altération des aliments, le système digestif avec ses annexes ; tel est, pour la génération, l'utérus avec les mamelles ; ou plutôt tel est l'ensemble même de notre économie, où tout est consentement et concours ; où tout obéit à cette synergie fondamentale, universelle, intelligente, régulière, qui embrasse, pour les régler, tous les ressorts et tous les mouvements : intelligente, car nous sentons, nous jugeons, nous raisonnons, en un mot, nous pensons et nous voulons de partout, comme le prouveraient l'admirable enchaînement de nos fonctions intérieures, et la conduite heureuse et toute spontanée des maladies les plus graves. Ici, toutefois, règle et subordination, parce que tout y est fondé sur la division du travail, dans les sympathies ordinaires, inconstance, caprices, contradiction, du moins pour nous qui ne verrons jamais les secrets liens des choses. Et, sans reproduire ici tout ce que rapportent sur ces étranges sympathies des écrivains tels que Rega, Rahn et Pétersen, je ne citerai qu'un fait, lequel serait, à mon sens, l'équivalent de tous les autres. Plusieurs hommes ont des vers intestinaux. Le premier n'en est averti par rien. Pour le second et pour tous les autres, il en résultera cette suite de symptômes : une sensation incommode, une inquiétude vague et une agitation perpétuelle, des douleurs vives et locales, des convulsions et même l'épilepsie, des hallucinations, et par suite des jugements faux, et les associations d'idées les plus insolites et les plus extravagantes; et finalement les

sentiments les plus dépravés : des soifs de sang, des volontés de meurtre assez violentes, assez brusques pour entraîner l'entendement; ou, heureusement, assez faibles pour être retenues par une volonté réfléchie de résistance; diversité d'action comparable à celle du vin, dont parle Aristote dans l'un de ses problèmes; à celle de la jusquiame, peinte si vivement par Wepfer. Mais d'où vient cette diversité? de la diversité des organisations; diversité à laquelle participe le cerveau lui-même. Les cerveaux diffèrent entre eux, en effet, par la forme, par le volume, par la consistance, par la proportion et la symétrie de leurs parties intérieures, aussi bien que par le sang qui les anime. Avant et après certaines maladies, le sang n'est plus le même. Il diffère d'un sujet à un autre, comme d'un animal à un autre. Chacun a le sien qui ne convient qu'à lui seul, et qui toutefois change perpétuellement. À l'égard des cerveaux, quelle est la différence essentielle? On l'ignore et on l'ignorera toujours; et cependant il est permis de croire que le cerveau d'Achille n'était pas celui de Thersite, ni le cerveau d'Ulysse celui d'un Irus. Quoi qu'il en soit, j'ose soutenir, avec Meckel, que « *la lésion des différents organes peut être le principe* » *du dérangement des facultés de l'âme.* » J'emprunte ici ses propres paroles. Un simple dérangement d'intestins peut produire ces déplorables effets. Boërhaave le pensait comme Esquirol. Qui le dirait? le plomb et le virus de la rage ont sur nous une action similaire; et l'action de ces deux substances si étrangères à nous-mêmes, n'est peut-être, comme celle des vers intestinaux, qu'une de ces actions de présence, si nettement constatées par la

chimie. Du reste , selon Boërhaave et Haller, ces actions intérieures sont tellement dépendantes de certaines parties matérielles, qu'elles sont très souvent emportées par des purgatifs. Les conditions du cerveau sont alors changées, comme celles des ulcères le sont, quelquefois si promptement par les émétiques.

Dans ces considérations, Messieurs, je ne suis que l'interprète d'Esquirol; et par ce détour sur l'hallucination, nous arrivons avec lui à un point de vue très élevé, d'où, éclairés par ces légions de causes de trouble et de désordre, nous pouvons pénétrer, en quelque sorte, d'un même coup d'œil, et l'aliénation des nouvelles accouchées, et les malheurs de l'épilepsie, et les tristesses de cette lypémanie si souvent héréditaire, et dont la démonomanie ne serait qu'une extension que notre froideur pour les idées religieuses a rendue beaucoup plus rare; et les calamités du suicide, qui semble avoir ses causes propres, telles que les lésions du cœur, et que l'on voit, mais en proportions diverses, dans toutes les contrées de l'Europe, et même dans les différentes parties de la France : variable d'ailleurs dans le choix de ses moyens et dans le choix des saisons ; et les redoutables fureurs de la manie, laquelle cependant, de même que les maladies générales, est de toutes celles de l'esprit la moins fâcheuse et la moins opiniâtre, tant elle sait ouvrir de portes pour s'échapper ; et les burlesques mais affligeantes variétés de la monomanie; et les ridicules quelquefois si tragiques de cette passion mixte, l'érotomanie, qui tient une si grande place dans les égarements de la vie humaine, comme en ferait foi tout l'Orient ; et les horreurs de cette manie ho-

micide, dont l'impulsion quelquefois aussi rapide que l'éclair, sans motif, sans provocations, précipite l'homme sur son semblable, sur un inconnu, pour le massacrer (Note K) ; mais s'annonce quelquefois au malade par un pressentiment qui lui permet de se prémunir contre les autres et contre lui-même : sorte de problème qui demande sa solution à la loi, et dont la loi n'a que trop souvent tranché le nœud par le glaive, comme Alexandre.

Il est une monomanie qu'Esquirol a comprise dans son article général, et qu'il était peut-être nécessaire d'en séparer, comme l'a fait Marc (1). Je veux parler de la pyromanie, ou de la manie incendiaire. Il est des yeux, il est des cerveaux que la couleur rouge touche, émeut, transporte, comme on l'a vu à la terre de Van-Diemen, comme on le voit, dit-on, dans certains animaux (Note L). Il est des yeux, il est des cerveaux pour qui la vue d'une vive flamme est le plus ravissant des spectacles. Bergmann enfant s'extasiait à genoux devant le feu des appartements; il en cherchait la cause, et il devint chimiste. Il eût fondé en Asie le culte du soleil. D'autres, captivés par le charme de cette sensation, s'en enivrent, pour ainsi dire, comme on s'enivre d'une sensualité ; ils en sont tellement épris, que pour goûter un moment l'abominable passe-temps de Néron, ils mettent le feu à des fermes ; ils le mettraient à des villages et à des villes. Une monomanie non moins aveugle et non moins insensée, dont Esquirol parle, c'est celle du vol, la cleptomanie, que l'on a vue dans

(1) *De la folie considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires.* Paris, 1840, t. II, p. 304.

des hommes opulents, dans des médecins, dans des rois. Enfin il est des monomanies tellement restreintes, qu'elles ne portent que sur un point de nous-mêmes, sur un sentiment. La raison reste entière, avec toute son impuissance. Tel aurait été l'amour du Tasse, et celui du seul poëte comique qui soit au monde; et telle a été l'invincible aversion d'un père contre un de ses fils; antipathie dénaturée que rien n'explique et que rien n'excuse, si ce n'est l'incroyable imperfection de notre propre nature.

Quelques remarques sur ce dernier point. On parle de volonté, de liberté, de responsabilité morale; est-on d'accord sur ces trois termes? L'idée qu'on a de la volonté est une idée générale et abstraite qui ne répond à rien de réel. Loin d'avoir en nous une volonté de cette nature, nous n'avons jamais que des volontés particulières qui s'interposent entre nos sentiments et nos actions. Comme effets et comme causes, elles n'en sont que le lien, semblables aux conjonctions qui sont les liens du discours; d'où l'on voit qu'en elles-mêmes elles n'ont rien d'intellectuel ni de moral, et que le bon ou le mauvais caractère qu'on leur attribue n'est en définitive que celui des sentiments eux-mêmes. Là où manque le sentiment, la volonté manque. Ma raison me dit que la nourriture est nécessaire; je n'ai pas la volonté d'en prendre, faute de sentiment ou d'appétit. Ma raison me dit qu'il faut chercher les honneurs, qu'il faut chercher l'or, et que, pour conserver ma santé, je dois faire de l'exercice (je me sers d'un exemple donné par Esquirol); mais je n'ai ni l'appétit de l'or, ni l'appétit des honneurs, ni l'appétit de l'exercice, et je garde le repos: c'est peut-être que je préfère le repos;

et voilà comment une volonté est détruite par le contre-poids d'une autre volonté. Si donc vous voulez faire naître une volonté, faites naître le sentiment qui la produit. A l'égard de la liberté, cette liberté est un pouvoir que la volonté met en jeu, mais qui n'est pas la volonté; elle lui est, pour ainsi dire, extérieure et juxtaposée. D'où il suit que dire que les volontés sont libres, c'est dire un non-sens ; et comme nos volontés ont pour objet ou des actions musculaires, ou des opérations de l'esprit, si nous avons, en effet, le pouvoir de réaliser ces deux genres d'action, il s'ensuit que nous avons, d'un côté la liberté physique, et de l'autre la liberté intellectuelle, que je ne sépare point de la liberté morale, et à laquelle se rattachent les actes mixtes de l'esprit dont je ne parle pas, l'attention, la réflexion, la mémoire, qui ne sont, en effet, que des actes d'autant de volontés particulières; et même l'imagination, laquelle est de tous les actes de l'esprit le plus complexe, parce qu'il embrasse tous les autres. Quant à la question de la responsabilité morale, ce qui vient d'être dit fait assez voir à quel point cette question est épineuse et difficile à résoudre. L'esprit a ses surprises et ses précipitations. Il a, comme le corps, ses fièvres qui lui cachent en partie ses idées, et lui ôtent ainsi le pouvoir et par conséquent la liberté de régler ses propres actes. Mais quel a été le degré de ces fièvres? et jusqu'à quel point ont-elles troublé l'entendement et entravé cette liberté morale? Problème que j'abandonne à des génies plus éclairés que je ne puis jamais l'être; et je ne forme qu'un vœu, c'est que dans les débats médico-judiciaires qui sont portés devant les tribunaux, tout soit subordonné

au premier de tous les intérêts, l'intérêt social, et qu'en défendant comme elle doit ce grand intérêt, la loi ne laisse jamais commettre en son nom le mal qu'elle veut punir.

Je ne m'arrête, Messieurs, ni à la démence ni à l'idiotie, deux états de nous-mêmes dont l'extrême degré marque le dernier abaissement où puisse tomber cette nature humaine si fragile et si orgueilleuse. En parlant des idiots, Esquirol reproduit quelques traits touchant les crétins des Alpes et des Pyrénées, touchant cette race comme sporadique de parias, appelés cagots, disséminés autrefois dans nos provinces; et touchant les albinos que l'on rencontre en Amérique, en Afrique, dans les Indes orientales, en Europe, et même en France. On a vu dans la Basse-Bretagne une famille où les enfants qui venaient au monde étaient alternativement albinos et régulièrement constitués; singularité qui rappelle ce que rapporte Van-Swieten d'une mère de huit enfants qui, lorsqu'elle était grosse d'un garçon, était épileptique, et ne l'était pas lorsqu'elle avait une fille.

On a cherché par des ouvertures à découvrir les causes matérielles des maladies de l'esprit; et comme on le devait, on s'en est pris surtout à l'encéphale. Or, il semblerait qu'ici la nature ait pris à tâche de réunir et d'accoupler tous les contraires. Prenez la pâte cérébrale; qu'elle soit dure, molle, pulpeuse, diffluente, sèche, friable, ou entremêlée de ces différents états; creusez, étendez, resserrez les cavités intérieures; que les ventricules soient pleins ou vides tous les deux à la fois, ou en sens inverse l'un de l'autre, prenez les enveloppes membraneuses, osseuses, péricrâniennes, cutanées; faites-leur subir toutes

les modifications imaginables ; vous verrez des accidents si divers, pris deux à deux, trois à trois, ainsi de suite, coïncider avec tous les troubles de l'esprit, avec toute l'intégrité de l'esprit. Il y a plus. Avec des cerveaux comprimés, refoulés par des tumeurs, ou fondus par de vastes abcès, l'intelligence persiste jusqu'à la fin dans tout son éclat ; elle se défait, au contraire, elle s'égare, elle s'éteint dans le cerveau le plus sain et le mieux organisé ; dernier fait qui conduirait à cette suite de conséquences : la première, qu'il en pourrait être de la manie comme des maladies contagieuses, où les altérations pathologiques seraient plutôt des effets qu'elles ne sont des causes ; la seconde, que la cause si parfaitement inconnue de la manie peut dépendre de la quantité, du mouvement, et surtout de la qualité du sang : triple condition qu'il n'est pas possible d'apprécier, pas plus qu'il n'est possible de saisir nettement quelle est la véritable action du sang sur le système nerveux ; la troisième enfin, qu'après une mort brusque, et reçue pour ainsi dire dans la plénitude même de la vie, des actions intérieures subsistent, des courants qui entament, déplacent, emportent des congestions sanguines, en effacent jusqu'au dernier vestige, et fascinent ainsi les yeux et les esprits des observateurs, comme on le voit dans certaines fièvres pernicieuses. Du reste, cet amas donné de prémisses si incohérentes, qu'en conclure ? qu'ici, peut-être plus encore que dans toutes les autres maladies, la médecine, comme l'a dit Hippocrate, ne saurait proposer une doctrine fixe et absolue (Note M). Nous lèguerons ces ténèbres à l'avenir ; c'est à lui d'y porter la lumière. Il est toutefois des points sur lesquels on paraît

s'entendre. Le premier, que les altérations de l'encéphale se manifestent plutôt par des obstacles dans les mouvements, que par les troubles de l'intelligence; le second, que les maladies mentales proprement dites, ainsi que l'ont pensé les anciens, et que l'a dit Meckel, sont plus étroitement liées comme effets à des embarras intérieurs, à des altérations viscérales, et sans doute encore aux altérations de nos principaux liquides; double remarque que semble justifier la physiologie, laquelle affirme que les sensations, c'est-à dire les éléments de l'intelligence, vont de la périphérie au centre, tandis que les mouvements vont toujours du centre à la périphérie.

Je borne ici, Messieurs, les considérations dont j'ai cru devoir vous entretenir sur le grand ouvrage d'Esquirol. On peut, je l'avoue, reprocher à cet ouvrage de manquer de méthode et d'ensemble. Esquirol l'avait senti lui-même; il se proposait d'en changer toute l'économie et de le reproduire sous une forme plus régulière. Toutefois, les secrètes affinités des matières rendent ce défaut d'unité peu sensible; et quand il serait aussi réel qu'il est apparent, il ne fera jamais oublier le rare mérite d'un ouvrage qui sera toujours cher aux médecins. L'auteur y a rassemblé à profusion des faits si singuliers, si bizarres, si étonnants, si variés, que la curiosité confondue en est plutôt irritée que satisfaite, et qu'il est permis de comparer ce livre à un immense hôpital ouvert aux observateurs, et dont chaque salle offre à chaque pas des exemples nouveaux et des leçons inattendues. La thèse sur les passions avait été traduite en anglais. En 1838, le

grand ouvrage a été traduit en allemand par le docteur Bernhard, de Berlin.

Ce qui me reste à vous dire, Messieurs, n'intéresse plus que la personne même d'Esquirol. En traitant des passions, il n'a point parlé de la sienne. La sienne était de pénétrer plus avant qu'aucun autre médecin, de quelque nation qu'il fût, plus avant même que son vénérable maître, dans l'étude, la connaissance et le traitement de la folie. En 1810, il remplaça Pinel à la Salpêtrière, ou plutôt il le continua : c'était le même esprit, c'était le même zèle et la même charité; et tandis qu'il provoquait par ses instances les améliorations qu'il était nécessaire d'introduire dans le matérial des bâtiments et dans toutes les parties du régime, il encourageait les infirmières, il soulageait les malades, en distribuant entre elles ses honoraires. Il entrait ainsi dans des cœurs toujours ouverts à la gratitude, parce qu'ils sont toujours ouverts à la justice. Il les formait ainsi à la confiance et à la docilité. Cependant les événements se précipitaient. L'empire touchait à sa ruine. En 1814, les calamités de la guerre peuplèrent les hôpitaux de fièvres meurtrières. L'empressement d'Esquirol à servir tant de malheureux lui mérita la décoration de la Légion-d'Honneur. En 1817, il ouvrit le premier cours que l'on eût encore entendu sur les maladies de l'esprit Des médecins français, des médecins étrangers accoururent à ces leçons d'un caractère si neuf et si attrayant. Souvent les leçons devenaient des causeries familières, où les auditeurs proposaient avec toute liberté leurs objections ; et de ces objections discutées, naissaiens toujours de nouvelles lumières. Chaque année, le cours et

terminait par une séance où Esquirol donnait un prix de 300 francs à l'auteur du meilleur mémoire sur un point déterminé de l'aliénation (Note N). C'est ainsi que s'est formée la brillante colonie de médecins qui, soit en France, soit dans toute l'Europe et au-delà des mers, sont à la tête des établissements où l'on traite les maladies mentales; et de là aussi l'immense réputation qu'Esquirol s'était aite, et qui n'était ignorée que de lui seul.

Cependant ses vues s'étendaient au-delà de la capitale. Ce qu'a fait Howard pour les lazarets, les hôpitaux, les prisons, dans toute l'Europe et jusqu'aux confins de l'Asie, Esquirol l'avait fait en France, dans les années précédentes, pour les établissements des aliénés. Toutes celles de nos villes qui avaient des malades d'esprit, il les avait visitées; et presque partout il avait rencontré les brutalités, les violences, les chaînes, les tortures que la sage et courageuse humanité de Pinel avait depuis longtemps bannies de Bicêtre et de la Salpêtrière. Il semblait que les cris arrachés par la douleur à tant de malheureux, dans trente-trois de ces villes, étaient venus remuer le cœur d'Esquirol, pour l'engager dans ces voyages et dans les pénibles et minutieuses recherches qui en étaient l'objet. Il fit de ces recherches le texte d'un mémoire qu'il remit, en 1818, à l'autorité supérieure, et qui n'eut d'autre effet que d'éveiller dans tous les départements la sollicitude des magistrats sur ces excès de barbarie, de honte et d'infortunes. C'étaient de premiers germes qu'on a vu éclore plus tard, même chez les nations voisines. Esquirol a depuis multiplié ses voyages. Le soin que met un historiographe à rassembler de partout les documents qui doivent

éclairer son ouvrage, Esquirol l'a mis à recueillir sur les établissements étrangers un nombre infini de renseignements, de notes, de descriptions, de plans détaillés. Il en retirait des lumières qu'il répandait partout. L'objet le plus instructif peut-être qu'il ait rencontré dans ses voyages est cette sorte d'oasis. voisine d'Anvers, cette terre plate, dépouillée d'arbres, qu'arrosent deux rivières, et que des bruyères et des landes séparent des terres voisines. Au centre de cette plaine, que l'on appelle la Campine, est le village de Gheel, où de temps immémorial des aliénés sont envoyés des contrées environnantes, et vivent au milieu des habitants qui leur donnent l'hospitalité. Sauf quelques exceptions qu'un peu de surveillance prévient, qu'un peu de sévérité fait disparaître, la sécurité la plus parfaite règne entre les uns et les autres. La paix, le travail, la liberté, un air pur, des aliments sains, une vie régulière, sont les seuls médecins de ces heureux malades; et c'est par des moyens si simples, qu'après une révolution d'une, deux et quelquefois trois années, la nature, ou cette industrie intérieure qui nous fait vivre, prépare et consomme des guérisons inespérées. Le travail, ai-je dit, et surtout le travail de la terre, qui, tout en favorisant le jeu des fonctions, fait sentir à l'homme qu'il se rend utile, et le ramène ainsi au sentiment de sa propre dignité; car telle est l'intime liaison de nos sentimens avec nos idées. L'affranchissement, dont le génie de Pinel avait deviné les effets, était donc pratiqué depuis des siècles; mais c'était un exemple à peu près inconnu; et cet exemple fait assez voir quelle est sur les esprits l'action des localités. Esquirol y trouvait un argument en faveur de ses propres vues. Il sup-

posait en effet, comme je l'ai dit ailleurs, « qu'un bâtiment
» vaste, élégant, élevé, propre, sagement distribué pour les
» différents services, pénétré d'air et de lumière, et domi-
» nant un bel horizon, était tout à la fois pour les aliénés
» une leçon de logique et un séjour d'harmonie et de paix,
» où de riantes images concourent avec la sérénité du ciel,
» les égards des serviteurs et les soins affectueux du mé-
» decin, à rétablir l'ordre dans les idées et le calme dans
» les sentiments. Rien ne parle, en effet, plus vivement à
» l'âme que le sentiment du bien-être ; et ce sentiment se
» forme surtout dans une habitation commode, protectrice,
» j'ai presque dit attentive et bienveillante. » N'étant plus distraite par la douleur, l'âme y est mieux préparée pour la raison ; tandis « qu'une habitation mauvaise, étroite,
» tortueuse, sans lumière, sans air, sans propreté, irrite
» l'âme et la révolte, comme le ferait une injure perpé-
» tuelle, comme le ferait un outrage permanent. » Sans esse blessée par la souffrance, l'âme prend dans une égale horreur le présent, le passé, l'avenir ; elle tombe dans le désespoir et l'abrutissement. Aux yeux d'Esquirol, une demeure bien entendue pour les malades était, comme il le dit, un instrument de guérison, et peut-être le principal instrument, celui qui fait trouver du charme à tous les autres. Aussi dans des plans que, faute de données médicales, le plus habile architecte ne saurait concevoir, Esquirol en a réuni, associé, coordonné tous les avantages. Voilà ce qu'il a en grande partie réalisé dans son bel établissement d'Ivry ; voilà le point capital sur lequel il était si souvent consulté par des préfets et par des administrations de grands hôpitaux. Il était leur oracle par ses lu-

mières, comme il est aujourd'hui l'oracle des étrangers par ses ouvrages. C'est, en effet, sur les directions qu'il a données « que Rouen, Nantes, le Mans, Montpellier, Mar-
» seille, ont élevé pour leurs aliénés des édifices qui sont
» aujourd'hui l'ornement de ces grandes villes, la ressource
» et la consolation des départements voisins. » (Note O.)

« L'excellence de ses vues sur ce point était admirée
» de toute l'Europe; mais nulle part peut-être n'a-t-elle
» été plus solennellement reconnue qu'à son passage à
» Turin. On achevait dans cette capitale un bâtiment pour
» les aliénés. Le roi de Piémont allait en faire la visite.
» Instruit de la présence d'Esquirol, le roi le pria de
» l'accompagner. Esquirol ne dissimula point à ce prince
» les inconvénients de cette maison. Frappé de ses re-
» marques, le roi déclara sur-le-champ que ce bâtiment
» servirait de caserne, et qu'un nouvel édifice pour les
» aliénés serait immédiatement construit sur les plans du
» médecin français.

» En 1823, Esquirol fut fait inspecteur général de
» l'Université. A ce titre sont attachées, on le sait, des
» fonctions épineuses. Il remplit les siennes avec la mo-
» dération et la fermeté qui lui étaient naturelles, et qui
» sont inséparables de la justice. Cet emploi, du reste,
» il l'avait eu sans le souhaiter, il le perdit sans regret; si
» ce n'est peut-être qu'il n'aurait plus l'occasion de ren-
» dre à d'autres le service qu'il avait rendu à un illustre
» professeur de Montpellier : il l'avait fait réintégrer dans
» sa chaire. C'était pour le servir qu'il avait sollicité cette
» mission.

» En 1826, Esquirol devint médecin en chef de la

» maison royale de Charenton. Il a porté dans cette mai-
» son d'utiles réformes ; il en a accru la renommée,
» cette renommée que ses successeurs accroîtront en-
» core ; il en a publié plusieurs statistiques raisonnées ;
» il en a provoqué la reconstruction. Cette reconstruc-
» tion, conduite sur un plan tout nouveau, fera sans
» doute de cette maison le plus bel établissement de l'uni-
» vers. Élever des palais pour la souffrance est le vrai
» luxe de la civilisation. » Je dois ajouter ici qu'Esquirol a légué à cette maison une somme de dix mille francs, pour la fondation d'une bibliothèque à l'usage des médecins et des malades.

« Dès la création de l'Académie royale de médecine, il
» fut au nombre des premiers membres titulaires. En
» 1828, il fut fait membre du conseil de salubrité. Il
» édifiait ce conseil par son assiduité ; il l'éclairait de ses
» lumières ; et l'année même où nous l'avons perdu, il
» en était le vice-président.

» En 1834, pendant qu'il faisait en Italie un voyage
» que sa santé chancelante avait rendu nécessaire, l'Aca-
» démie des sciences morales et politiques le mit au
» nombre de ses correspondants. »

En 1827 et en 1840, deux de ses élèves devenus ses amis, le docteur Chambeyron et le docteur Archambault, firent paraître deux traductions, le premier, d'un *Traité de médecine légale relative aux aliénés et aux sourds-muets*, écrit en allemand par Hoffbauer ; le second, d'un *Traité de l'aliénation mentale*, écrit en anglais par Ellis. Ces deux traductions furent enrichies par Esquirol d'une suite de notes où se montre toute la sagacité de son esprit.

4

« Une nouvelle secte, vous le savez, suppose qu'entre » les configurations extérieures de la tête et les aptitudes » intellectuelles et morales, il existe des rapports qui » permettent de conclure de celles-ci à celles-là, et réci- » proquement. Esquirol a fait mouler en plâtre les têtes » de beaucoup d'aliénés dont il connaissait le caractère et » la portée d'esprit. Ces plâtres n'ont rien démontré, si ce » n'est peut-être le vide de la nouvelle hypothèse. A l'é- » gard des idiots, ces représentations en plâtre seraient » peut-être plus significatives. Toutefois, il ne faut pas » oublier que les deux moitiés de la tête de l'illustre » Bichat lui-même étaient dépareillées. »

Nous voici, Messieurs, sur la pente qui entraîne tout. Le travail, les années, les maladies minaient insensiblement la constitution naturellement faible et délicate d'Esquirol. Il était sujet à des fluxions catarrhales qui, de plus en plus rapprochées, rendaient sa respiration de plus en plus courte, embarrassée, douloureuse. Dans les premiers jours du mois de décembre 1840, il eut un dernier accès. Un amour exagéré de ses devoirs le conduisit au conseil de salubrité; il en revint avec un surcroît de souffrances. Une fièvre survint. Chaque jour, le mal prenait un caractère plus grave. Maître de toutes ses idées, Esquirol en mesurait les degrés; il en pressentait la prochaine issue; mais, plein de tendresse pour les siens, il les rassurait sur son état, et les consolait de ses propres maux. Entouré de ses parents, de ses élèves, de ses amis, Louis, Leuret, Moreau, Calmeil, avec Mitivié et Baillarger, aujourd'hui ses successeurs à la Salpêtrière, il leur tendait ses mains défaillantes, et leur murmurait ses derniers

adieux : « Je vous quitte, leur disait-il ; souvenez-vous de moi ; prospérez ; mais surtout ne bannissez jamais d'entre vous la paix ; cette paix qui est le gage le plus assuré de tous les bonheurs. » Pour sentir le charme et la force de ces divines paroles : Que la paix soit avec vous ! il faut avoir sous les yeux ces anéantissements où tout s'évanouit par degrés, excepté la vue claire des vrais biens de ce monde. Enfin l'heure fatale arriva, et, le 12 décembre 1840, Esquirol s'endormit du sommeil du juste, dans les mains d'une religion sainte et consolatrice qui lui a ouvert les portes d'une éternité bienheureuse.

Esquirol avait épousé Anne-Constance Carré, modèle accompli de raison, de simplicité, de charité, de modestie Elle avait fait de la famille de son mari sa propre famille. Elle la rattachait par des alliances aux Chapellier, aux Moreau, aux Vanin, l'ornement de la magistrature et du notariat. Quatre mois après la mort de son mari, cette digne et sainte femme a cessé de vivre. Esquirol n'a pas laissé d'enfants, à moins qu'on ne veuille honorer d'un si beau nom, et ses nombreux élèves, et surtout des neveux, dont l'un a professé le droit à Toulouse, et qu'un scrupule respectable a éloigné de sa chaire ; dont l'autre siège dignement à la cour des comptes en qualité de référendaire ; et le troisième, le docteur Mitivié, médecin de la Salpêtrière, qui s'est adjoint deux de ses confrères, Moreau et Baillarger, pour diriger de concert le bel établissement d'Ivry : trois hommes qu'une piété religieuse attache à la mémoire, à la doctrine et aux exemples d'Esquirol.

J.-E.-D. Esquirol a publié :

I. Des passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale. *Paris*, 1805, in-4.

II. Des maladies mentales, considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal. *Paris*, 1832. 2 vol. in-8, avec un atlas de 27 planches.

Cet ouvrage est ainsi divisé :

Tome Ier. De la folie. — Des hallucinations. — Des illusions chez les aliénés (erreurs des sens). — De la fureur. — De l'aliénation mentale des nouvelles accouchées et des nourrices. — De l'épilepsie. — Terminaisons critiques de la folie. — De la lypémanie, ou mélancolie. — De la démonomanie. — Du suicide. — Tome II. De la monomanie (monomanie érotique, monomanie raisonnante ou sans délire, monomanie d'ivresse, monomanie incendiaire, monomanie homicide). — De la manie. — De la démence. — De l'idiotie. — Des établissements consacrés aux aliénés en France, et des moyens de les améliorer. — Des maisons d'aliénés. — Considérations générales. — Notices sur les principaux établissements d'aliénés de France. — Mémoire historique et statistique sur la maison royale de Charenton. — Notice sur le village de Gheel. — Mémoire en réponse à cette question : « Existe-t-il de nos jours un plus grand nombre de fous qu'il n'en existait il y a quarante ans? » — Mémoire sur l'isolement des aliénés. — Mémoire sur la monomanie homicide. — Remarques sur les signes donnés par les auteurs comme propres à faire connaître si le corps d'une personne trouvée pendue l'a été après la mort ou pendant qu'elle vivait encore.

Cette énumération de toutes les parties qui composent l'ouvrage d'Esquirol nous dispense d'indiquer la série de ses divers mémoires, puisqu'ils se trouvent réunis ici.

III. Examen du projet de loi sur les aliénés. *Paris*, 1838, in-8.



NOTES.

Note A, pag. 1.

Esquirol a donné asile chez lui à MM. Georget, Leuret, Baillarger.

Il a fait voyager avec des malades, MM. Rostan, Deville, Londe, La Chaise, Falret, Anceaume, Calmeil, Bouttemote, Leuret, Moreau, Brandéïs, Archambault, Baillarger, Desmaisons.

Il soldait à Charenton la pension d'un malade.

Note B, pag. 14

« Quin imò principes ipsi adeò facinora atque flagitia sua
» in supplicium vertunt : ut, si recludantur eorum mentes,
» possint aspici laniatus, et ictus, quando, ut corpora ver-
» beribus, ita sævitiâ, libidine, malis consultis animus dila-
» ceretur. » *Annal.*, lib. vj, § vj.

Voilà aussi ce que Socrate avait dit à Platon. *Voyez* le 9e livre de la République.

Note C, pag. 15.

Pour justifier ces paroles, dont quelques esprits sé sont offensés, il me suffirait de citer le passage suivant, extrait d'un manuscrit de Sieyès que j'ai sous les yeux :

« Tous ceux qui savent leur Assemblée constituante,
» en 1789 et 1790, n'ignorent pas que les faiseurs, pris au

» dépourvu, furent réduits à recevoir sous dictée ce qu'on
» voulut bien leur apprendre. Mais bientôt ils se crurent
» maîtres, et Dieu sait comme ils brouillèrent et gâtèrent
» tout; il fallut se réfugier dans le silence..... »

Ne pas comprendre une chose, et agir en conséquence de cette chose, n'est-ce pas s'exposer à commettre les fautes les plus graves? Très peu d'hommes ont, en effet, des idées nettes de droit, de souveraineté, de loi, de vérité, de raison, de liberté; et à propos de liberté, j'ose croire que qui l'eût bien comprise, ne lui aurait jamais sacrifié, non seulement une famille auguste, dont le chef ne respirait que pour le bonheur du peuple, mais encore des philosophes non moins augustes, un Bailly, un Malesherbes, un Lavoisier, etc.; et des écrivains si dignes de respect, un Roucher, un André Chénier, etc.; pas plus que l'homme qui aurait eu dans le cœur le sentiment ou l'idée de la vraie religion, n'eût fait d'auto-da-fé, ni de Saint-Barthélemy.

Tremper ses mains dans le sang! à quoi bon? Nécessité, a-t-on dit! quel sacrilége! quel outrage à la liberté!

Note D, pag. 18.

J'ai vu à Bicêtre un épileptique qui, au début de chaque accès, remplissait sa cellule d'une odeur tellement insupportable que personne n'osait en approcher.

Note E, pag. 19.

Voyez l'*Anabase*, ou *Retraite des Dix Mille*, liv. 5, ch. IV, à la fin

« Les enfants des riches Mossynœques sont nourris d'ave-
» lines bouillies. » (On a traduit κάρυα par châtaignes, mais il s'agit ici des κάρυα ποντικα. *V.* Dioscorides, et André de Laguna.) « Ces enfants ont la peau très délicate et très blanche;

» ils sont presque aussi gros que grands ; ils ont le dos ba-
» riolé de couleurs diverses ; et par-devant, ils ont des
» tatouages qui représentent des fleurs.

» L'armée n'avait jamais rencontré d'hommes plus barbares
» et plus étrangers aux mœurs de la Grèce. Les Mossynœques
» font en public ce que les autres hommes ne font qu'en se-
» cret, et ce qu'ils n'oseraient faire s'ils étaient vus. Sont-ils
» seuls, ils se conduisent comme s'ils étaient assemblés ; ils
» se parlent à eux-mêmes, ils rient, se lèvent, dansent et
» sautent comme s'ils avaient des témoins. »

Note F, pag. 28.

Voyez l'*Histoire de Charles XII*, par Voltaire, liv. 3.

Marlborough est présenté au roi, à Altranstad, en 1700.

« La conversation fut fatigante et générale... Marlborough,
» qui ne se hâtait jamais de faire ses propositions, et qui
» avait, par une longue habitude, acquis l'art de démêler
» les hommes et de pénétrer les rapports qui sont entre
» leurs plus secrètes pensées, leurs actions, leurs gestes,
» leurs discours, étudia attentivement le roi. En lui parlant
» de guerre en général, il crut apercevoir dans Charles XII
» une aversion naturelle pour la France ; il remarqua qu'il
» se plaisait à parler des conquêtes des alliés. Il lui pro-
» nonça le nom du czar, et vit que les yeux du roi s'allu-
» maient toujours à ce nom, malgré la modération de cette
» conférence. Il aperçut de plus sur une table une carte de
» Moscovie ; il ne lui en fallut pas davantage pour juger
» que le véritable dessein du roi de Suède et sa seule am-
» bition étaient de détrôner le czar après le roi de Pologne. »

Note G, pag. 31.

Une jeune ouvrière, qui travaillait dans des lingeries, avait soustrait à une de ses parentes quelques effets de peu

de valeur. Le sentiment de sa faute était dans sa conscience comme l'épine de Vanhelmont dans les organes. Elle entendait les reproches d'une voix intérieure qui allait jusqu'à se former dans ses oreilles. Au milieu du plus profond silence elle s'écriait tout-à-coup, en s'adressant à ses compagnes : *Pourquoi m'appelez-vous voleuse? On n'y songe pas*, répondait-on. Cette scène s'étant répétée plusieurs fois, on la conduisit à la Salpêtrière. Je l'interrogeai en secret : elle avoua. « Je vais vous rendre votre liberté, lui dis-je ; vous » irez à votre parente, vous rendrez ce que vous avez pris, » et vous serez guérie. » Ainsi dit, ainsi fait. Quelques mois après, elle me rencontra dans une rue de Paris, vint à moi, me prit les mains, et me dit, les yeux pleins de larmes : « J'ai rendu : je suis guérie. »

J'ai vu des femmes expier par leur mort un moment de faiblesse : rien ne put les consoler. Elles n'avaient pas pour elles-mêmes la pitié qu'avait eue Jésus-Christ.

Note H, pag. 31.

Plutarque, édit. de l'an XI (1802), t. XVI, p. 312-313, traduction d'Amyot.

« Bessus ayant tué son père, fut un bien long temps sans » que personne en sceust rien, jusques à ce que, un jour, » estant allé souper chez quelques uns siens hostes, il per» cea du fer de sa picque, et abbattit le nid d'une arondelle, » et tua les petits qui estoient dedans ; et comme les assis» tans lui dissent : Dea, capitaine, comment vous amusez» vous à faire un tel acte, où il y a si peu de propos? Si peu » de propos! dit-il, et comment, ne crye-elle pas ordinai» rement à l'encontre de moy, et tesmoigne faulsement que » j'ai tué mon père? » Ceste parole ne tomba pas en terre ; » mais fut bien recueillie des assistans, qui en estant fort » ébahis, l'allèrent incontinent decéler au roy, lequel en fit » si bonne inquisition, que le faict fut avéré, et Bessus puny » de son parricide. »

Note I, pag. 31.

Lemontey, *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*. Paris, 1818 ; 1 vol. p. 101.

« ... Lavarenne, sorti des cuisines de Henri IV, employé
» aux galanteries de ce prince, et devenu un personnage : il
» eut grande part au rétablissement des Jésuites, et par-
» tagea avec eux, à La Flèche, les libéralités de son maître.
» Il s'y retira, excessivement riche, et s'y amusait à la chasse
» au vol. Étant un jour autour d'un arbre où une pie s'était
» réfugiée, et qu'on en voulait faire repartir, la pie se mit
» à parler et à répéter plusieurs fois très distinctement ce vi-
» lain mot, *maquereau*. Le bonhomme Lavarenne, qui l'en-
» tendit, en fut si frappé, qu'il tourna bride, en s'écriant :
» *Au miracle !* par lequel Dieu permettait que cet oiseau
» parlât pour lui reprocher ses crimes et sa fortune. On eut
» beau lui représenter que c'était quelque pie domestique
» nouvellement échappée de chez son maître, où elle avait
» appris à parler et à dire ces ordures ; rien ne put le re-
» mettre. La fièvre le prit, et dès le soir, il donna ordre à
» sa conscience et à ses affaires, et mourut au bout de qua-
» tre ou cinq jours. »

Note J, pag. 31.

Plutarque, trad. d'Amyot ; édit. de l'an XI (1802). T. XVI, p. 318-319.

« Et Pausanias, estant en la ville de Bysance, envoya
» quérir par force Cléonice, jeune fille de honeste maison,
» et de libre condition, pour l'avoir à coucher la nuit avec
» luy; mais estant à demy endormy quand elle vint, il s'es-
» veilla en sursault, et luy fut advis que c'estoient quelques
» ennemis qui le venoient assaillir pour le faire mourrir,
» tellement qu'en cet effroy il la tua toute roide ; depuis il

» luy estoit ordinairement advis qu'il la voyoit, et entendoit
» qu'elle luy disoit :

« Chemine droit au chemin de justice :
» Très grand mal est aux hommes l'injustice. »

« Et comme cette apparition ne cessoit point de s'ap-
» paroir toutes les nuicts à luy, il fut à la fin contraint d'al-
» ler jusques en Héraclée, où il y avoit un temple, auquel
» on évoquoit les âmes des trespassés ; et là, ayant fait
» quelques sacrifices de propitiations, et luy ayant offert les
» effusions funèbres que l'on répand sur les sépultures des
» morts, il fict tant qu'il la fict venir en sa présence, là où
» elle luy dit, que quand il seroit arrivé à Lacedœmone,
» il auroit repos de ses maux ; et de faict, il n'y fut pas plus
» tost arrivé, qu'il y mourut. »

Note K, pag. 38.

Un jeune ouvrier, doux et paisible, quitte sa chambre pour aller au travail ; il rencontre un soldat qu'il n'avait jamais vu. Sur-le-champ, une rage le prend de saisir le sabre du soldat et de le tuer. Il eut heureusement le temps de voir quelle action il allait commettre. Il en eut horreur ; mais pour vaincre sa première volonté par la seconde, il eut avec lui-même un combat dont il me parlait avec convulsion. « Je ne sais, me disait-il en frissonnant. comment j'ai » pu résister. » Supposez que la première impulsion eût été plus vive et plus rapide, le meurtre aurait été consommé. Lois humaines ! auriez-vous puni ? Mais en punissant, n'auriez-vous pas été plus criminelles que le crime même ?

Note L, pag. 38.

On a vu un hypochondriaque qui, à la vue d'un objet peint en rouge, devenait phrénétique.

Note M, pag. 42.

J'ai vu à la Salpêtrière une jeune épileptique qui était bien réglée. Les règles se supprimèrent, et l'épilepsie disparut. Ordinairement c'est le contraire.

Note N, pag. 45.

Un jury jugeait les Mémoires.

Ce jury était composé de MM. Rayer, Roche, Londe et Rech.

En 1820, Georget eut le prix pour un Mémoire qui fait partie de son ouvrage sur la folie. 1 vol. Paris, 1820.

Ensuite : Pinel Grandchamp et Foville.

Voisin en 1822, pour un Mémoire sur cette question : Le désordre menstruel peut-il être regardé comme une des causes physiques les plus nombreuses de l'aliénation mentale ?

Bouchet et Cazauvieilh, auteurs d'un Mémoire sur l'épilepsie dans ses rapports avec l'aliénation mentale, recherches sur la nature et le siége de ces deux maladies. (*Archives de médecine*, 1825, t. IX et X.)

Note O, pag. 48.

C'est par son influence qu'ont été placés à la tête des établissements d'aliénés,

MM. Foville, à Rouen.
Rech, à Montpellier.
Delaye, à Toulouse.
Guillemain, à Saint-Dizier.
Bouchet, à Nantes.
Chambeyron, à Rennes.
Payen, à Orléans.

Tous formés par les leçons d'Esquirol.